



# VILLEMADE D'ANTAN



numéro 41 janvier 2009 l'école publique et les voyages scolaires (5)

l'équipe rédactionnelle de Villemade d'antan, Georges Marrou, Gisèle Cousteaux, Christiane Boulais, Sylvie Fallières et Serge Boulais vous présente ses meilleurs vœux pour 2009.

Après la classe, M. Taillefer allait souvent à son jardin qui était au communal, près du Mortarieu, vieille route de Montauban. « Un soir nous étions allés à la chasse aux oiseaux avec nos frondes dans des kakis pas loin de là. Nous savions qu'il devait passer mais nous étions avertis soit par son chien Miro qui le précédait soit par le grincement de la roue de la brouette. À ce moment-là, nous passions tous à travers la haie de buis pour nous camoufler, mais l'un de nous, un peu trop gros, n'a pas pu passer et évidemment il s'est fait prendre.

Par contre, quand on sortait de l'école, il nous demandait de rentrer rapidement chez nous pour aider nos parents, mais évidemment on ne le faisait pas. On s'arrêtait au premier carrefour et on jouait sur la route. On mettait quelqu'un pour faire le guet et s'il arrivait, on allait se cacher dans l'appentis du charron Justin Serres. On s'arrêtait aussi au deuxième carrefour (à côté du terrain de foot). Je me souviens d'un camarade qui faisait le guet et qui a crié « lo regent » (l'instituteur). On allait se cacher chez Odile Lesprit derrière la cuve. Une fois, on jouait dans le centre du village, pas loin de la mairie où il était secrétaire, il nous a entendus et nous a punis ». Les filles, elles, papotaient sur le pont du Mortarieu et quand elles voyaient le chien Miro arriver, elles savaient qu'il était temps de se disperser.



Que se passait-il quand on arrivait à la fin du temps scolaire ?

Un ancien élève dit : « J'avais perdu une année à cause d'une grave opération, c'est à donc à quinze ans que j'ai passé le certificat d'études et tous ceux qui se présentaient cette année-là ont été reçus ». Une fille qui avait de très bons résultats scolaires n'a pas eu l'autorisation de ses parents pour continuer ses études ; après le certificat d'études, M. Taillefer a accepté qu'elle fasse une année de plus dans sa classe

Certains partaient à l'âge de douze ans pour entrer en 6°. « Je suis entrée en 6° à

Montauban et j'ai continué jusqu'au brevet (c'était dans les années 40), plus une autre année pour tenter en vain l'entrée à l'École Normale, une année d'études de secrétariat, une année à la maison et puis... le mariage. D'autres élèves auraient voulu continuer leurs études mais leurs parents les en ont empêchés, préférant les garder à la maison ».

Un autre : « À 14 ans, j'ai quitté l'école sans certificat d'études, (on ne présentait que ceux qui étaient sûrs de l'avoir) et je suis allé travailler chez Garrigues, épicerie, où je clouais des caisses d'emballage pour l'usine Delmas ».

Plusieurs se souviennent de paroles prononcées par M. Taillefer à telle ou telle occasion. En voici quelques unes.

« Tu ne feras rien de bon, tu pourras aller vendre des tutus aux Nouvelles Galeries ». C'est ce qu'il a dit à une fille qui ne travaillait pas bien.

Un élève particulièrement difficile, un jour, lui dit : « Monsieur, vous m'emm... » Toute la classe a eu l'impression d'une catastrophe. Il a demandé alors à un autre élève de l'emmener à la maison, où le grand père devait se charger de la correction qui s'imposait. À son retour il lui dit : « Tu seras un voyou ». Mais plus tard, ce même élève s'est engagé dans la marine et il a écrit à son instituteur qui a lu sa lettre en classe et qui a dit : « Il est sauvé parce qu'ils vont le tenir ».

« Tu étais un polisson, mais un polisson agréable ». Alors qu'il était à la retraite, il dit cela à un ancien élève qui lui avait donné du fil à retordre et ça voulait dire : tu étais polisson mais pas méchant.

« C'est le bureau d'un artiste », c'est ce qu'il dit à un élève à propos du bureau qu'il occupe, faisant ainsi allusion au fait que ce bureau avait été copieusement « travaillé » et « orné » au couteau par l'élève qui l'avait précédé.

« Quelqu'un que tu connais bien m'a donné plein pouvoir » Il dit cela un lundi matin à un élève. « J'ai compris qu'il s'agissait de mon père avec qui il avait joué à la belotte au café le samedi soir et que c'était un avertissement pour mieux travailler ».

« Les morts parlent » dit-il en entendant le ronflement anormal du poêle. « C'était pendant un cours où on apprenait à travailler le bois ; avec un camarade, j'avais loupé deux pièces et, au lieu d'aller l'avertir, on les a mises dans le poêle, ni vu ni connu. Mais il a entendu le ronflement ».

« Montez, c'est gratuit ». Deux camarades habitaient après le pont sur l'Aveyron et ils faisaient souvent l'école buissonnière (on appelait ça l'école « bartassière » ; en occitan, le buisson se dit « bartas »). M. Taillefer, un soir, nous a laissé partir un quart d'heure plus tôt, il a pris sa voiture et il est allé monter la garde sur le pont de l'Aveyron. Les deux, qui avaient passé la journée dans les maïs de Pradès, rentrent chez eux comme s'ils revenaient de l'école mais ils sont interceptés sur le pont par M. Taillefer qui leur dit la phrase qui est plus haut, il ramène le premier chez lui, explique ce qui s'est passé (l'école buissonnière durait quand même depuis quinze jours) et l'enfant reçoit une



correction à coup de manches à balais par la maman. Pendant ce temps, le second s'échappe de la voiture, M. Taillefer va avertir les parents mais l'enfant se cache jusqu'à ce qu'il soit reparti ». À propos d'école buissonnière, il paraît que deux élèves ont passé la journée dans une étable à cochon pendant toute une journée et qu'un autre s'est réfugié dans un cèdre du château.

« Tu ne feras pas un pilier de rugby mais un pilier de prison ». Cela s'adresse à l'un de ces deux adeptes de l'école « bartassière », pour une fois où il était à l'école et où il avait bien du mal à réciter « la laitière et le pot au lait ».

À une fille qui lui disait son désir de devenir institutrice : « Ne fais jamais ce métier, tu deviendras folle ». Elle a réalisé son désir et n'est pas devenue folle.

« Tu as le diable au ventre » c'est ce qu'il dit à un élève qui avoue avoir poussé, avec des camarades, des disques (il s'agit d'un outil agricole) dans une mare. Seul, le timon sortait de l'eau mais il était entre deux petits acacias, ce qui explique que le propriétaire n'a retrouvé ses disques qu'un mois après.

« J'ai été ton maître, maintenant tu es le mien », c'est ce qu'il disait à un ancien élève devenu garagiste et à qui il amenait sa voiture à réparer et avec qui il aimait bien parler.

« Ce soir je vous ramène à la maison », cette phrase de mauvais augure adressée à deux enfants voulait dire qu'il voulait rencontrer leurs parents à propos de leurs « méfaits ». Et à la fin de la classe, il embarquait les deux élèves et leurs vélos dans sa 403.

« Tu me feras cent lignes, plus cent autres pour ta grand-mère », c'est ce qu'il dit à un élève qui, dans sa précédente punition, s'était fait aider par la dite grand-mère.

Un ancien élève rapporte la question que lui a posée Mme Taillefer : « Est-ce que tu n'es pas bien nourri chez toi ? ». Elle avait appris que, comme il aimait bien les croûtes de fromage de Gruyère, il avait obtenu de l'épicière Mme Garrigues qu'elle les lui mette de côté.

La photo de la page 1 date de 1953, celle de la page 2 probablement de 1934.

Proverbe occitan :

**Cal ventar quand fa vent**

Il faut utiliser le vent quand il fait vent (il faut profiter de l'occasion)

Les souvenirs les plus vivaces et les plus enthousiastes concernent les **voyages et sorties** que M. et Mme Taillefer organisaient tous les ans, sauf pendant les années de guerre. Lui était méticuleux et pessimiste, elle plus optimiste et organisatrice et ils se complétaient bien.

Une fois par an, les plus grands faisaient une promenade à vélo : « Nous avons été à Piquecos et visité le château ». Une ancienne élève se souvient d'un voyage à St Antonin alors qu'elle n'avait que 5 ans : « C'était la première fois que je montais en bus et que j'allais si loin. Comme j'avais oublié de prendre de l'argent, une plus grande m'en a prêté pour acheter une carte postale du beffroi ».

Plusieurs se souviennent de M. Taillefer en train de se rouler une cigarette et de faire les cent pas en attendant un ou une retardataire (une qui, au moment précis du grand départ, était encore en train de se débarbouiller dans sa grande bassine ; une autre qui mettait du temps, même avec de l'aide, à lacer son corset).

Dans les voyages d'un jour, on cite : Biarritz, Royan, Padirac, Sète et les caves de Frontignan (c'était le 13 juillet 1964), Thuir et les caves Byrrh, Arcachon, St-Ferréol. Parfois, il y avait deux cars, celui des élèves et celui des « vieux », tous les Villemadais qui avaient voulu venir. Une ancienne élève se souvient de son papa Edouard et son tonton Albert, tout heureux de partir à Thuir, avec une valise dans laquelle il y avait du saucisson et du foie gras. Une autre fois, c'était à Arcachon : sa grand tante était du voyage et au moment de mettre le pied sur le bateau pour le cap Ferret elle a dit en occitan à son neveu : « Ten-me plan, vau me negar, ne veirà jamais plus mon ostal », « Tiens-moi bien, je vais me noyer et je ne verrai jamais plus ma maison ». C'était la première fois qu'elle montait en bateau.



Les voyages d'une semaine ont commencé en 1948 : Paris, puis la Savoie et la Suisse (le lac Léman) en 1953, l'Italie (Milan en 1955, Venise en 1962), la Bretagne. Les souvenirs sont éblouissants, extraordinaires, même si avec le temps ils sont devenus un peu flous. Pour des enfants qui, pour la plupart n'étaient jamais partis bien loin de Villemade, c'était l'occasion de faire de grands voyages, de « sortir de son trou ». « C'était sensationnel, dit un ancien voyageur, l'ambiance qu'il y avait, la bonne entente et la solidarité entre nous m'ont marqué ».

Et il semble bien que M. et Mme Taillefer étaient passionnés et organisaient les voyages dans ce but : faire découvrir le monde à leurs élèves. Et il n'y avait pas beaucoup d'écoles dans le département où se réalisaient des voyages de cette envergure.

« À Paris, on y est allé en train ; les locomotives étaient encore à vapeur et quand on ouvrait les fenêtres, on recevait plein de fumée et on se noircissait le visage et les mains ». L'un des voyageurs, qui n'avait que neuf ans, avait le visage tout noir quand il est descendu à Montauban et le premier souci de sa mère a été de trouver une fontaine pour le débarbouiller ! Pour beaucoup, c'était la première fois qu'ils prenaient ce moyen de locomotion. Tous les grands monuments ont été visités, la Tour Eiffel évidemment, le tombeau de Napoléon et l'un dit que cette visite de Paris a été très fatigante. La découverte du métro a aussi impressionné. Pour ne perdre personne, il y avait une longue corde que tous les élèves devaient tenir par la main, sous la surveillance des plus grands (on en a pourtant perdu un mais on l'a vite retrouvé, sans doute celui qui avait trop longtemps contemplé le Tombeau de Napoléon et qui n'a retrouvé le groupe qu'à la sortie). On dormait dans un Centre d'hébergement de jeunesse et, en cas de perte, on portait chacun un badge avec l'adresse du Centre.

En Bretagne, on a eu huit jours de pluie. « Nous avions planté la tente pas très loin de la mer et, à cinq heures du matin, nous avons été réveillés par les charretons qui allaient chercher les crevettes

qu'amenaient les pêcheurs ». Un, qui était plus grand, se souvient d'une dégustation de crevettes grillées et de cidre. Une autre a un souvenir ébloui de la Pointe du Raz (avec un sentier difficile où on avait besoin des plus grands à certains passages) et des menhirs de Carnac et se rappelle la visite d'une usine à sardines. Un autre se souvient du tombeau de Du Guesclin et du Mont Saint-Michel.

Du voyage en Savoie et en Suisse, une voyageuse garde le souvenir impressionnant du téléphérique de Serre-Chevalier, d'autres ont attrapé une chèvre au col du Télégraphe, l'ont traitée et ont goûté son lait, une photo en fait foi. Un autre raconte : « J'ai manqué le voyage, c'était l'année de la Communion Solennelle et si on n'avait pas ramené une attestation d'assistance à la messe, le curé nous aurait interdit de la faire ». Par contre, une autre est partie quand même, Mme Taillefer l'a accompagnée à la messe qui était en latin et en allemand et est allée demander un certificat de présence au curé. Le lac Léman et la ville de Genève, Berne et son horloge, les chutes du Rhin à Schaffhouse ont marqué les esprits. Un souvenir particulier : que faire devant des toilettes payantes alors qu'on ne comprend pas comment cela fonctionne et qu'on n'a pas la monnaie nécessaire ? Attendre qu'une dame, qui pourtant ne parle pas notre langue, vienne à votre secours. Au retour, à la frontière, le car a été soumis à une fouille en règle par les douaniers mais ils n'ont rien trouvé ! C'est au cours de ce voyage que le car a été coincé dans un virage serré de montagne et il a fallu démolir une partie du parapet pour pouvoir passer.

Les deux voyages en Italie ont permis de visiter la Provence (le moulin de Daudet) et la Côte d'Azur mais aussi la tour de Pise, la chartreuse de Pavie, Milan, les lacs de Garde, de Côme et Majeur.

« À Venise (c'était pendant les vacances de Pâques), nous sommes restés trois jours. Je me souviens du vaporetto, des gondoles, de la place et de l'église St Marc avec les pigeons qui venaient se poser sur nos têtes, du pont des Soupîrs, des canaux qui étaient sales à cause des ordures, de la verrerie de Murano où on est allé en bateau. Le soir, nous rentrions à pied à nos hébergements et c'était assez impressionnant de longer les canaux dans l'obscurité ».



Un voyage en Autriche était projeté mais ne s'est pas réalisé (fatigue des instituteurs ? manque de moyens financiers ? on ne se rappelle plus).

L'hébergement se faisait parfois à l'hôtel (l'un se souvient d'un hôtel de luxe au lac de Côme, mais les petits Villemadais de l'époque avaient un sens très relatif du luxe), parfois chez l'habitant (trois ont été reçus ainsi à Venise dans une maison sombre où il y avait des gouttières et des bassines pour récupérer l'eau ! Par contre trois filles ont été reçues comme des princesses).

« Le plus souvent, nous dormions sous la tente, une grande tente de l'armée avec de gros piquets en bois, avec une séparation entre garçons et filles ». Avant de partir, pendant une semaine à la fin de la classe, les plus

grands s'entraînaient à la monter. « On demandait à un paysan de nous prêter un peu de terrain et c'est là que nous nous installions. À Cassis, nous avons eu un gros orage qui a fait envoler le chapeau de la tente et endommagé les piquets. Les garçons les plus grands sont allés dormir dans le car. Les plus petits, dont j'étais, ont dormi avec les filles sous la tente réparée ». Une autre version (ou bien il y a eu deux orages) rapporte que les filles et les petits sont allés dormir dans le car et les plus grands ont trouvé un peu de terrain sec sous la tente. L'un se souvient aussi de la tente plantée dans un terrain en pente, si bien que, la nuit, les dormeurs et dormeuses roulaient sur la pente.

La photo page 1 représente un groupe au col du télégraphe en 1953, celle en page 2 en méditerranée.

Proverbe occitan :

**Quand pel mes de mars trouno, i aura de bi a plenos tounos.**

Quand en mars il tonne, il y aura du vin à plein tonneaux.

numéro 43 mars 2009 l'école publique et les voyages scolaires (7 et fin)

Chacun emportait la nourriture pour tout le voyage dans un sac ou une panier ; le matin, les plus grands préparaient le petit déjeuner : café au lait et, le soir, faisaient la soupe pour tout le monde. Pour financer les voyages, une coopérative avait été constituée, gérée par les élèves (les plus grands) et supervisée par les instituteurs et des parents d'élèves. Chacun avait une ou deux lapines chez lui et vendait les lapins qui naissaient. Un autre parle d'un élevage de lapins sous le préau et il fallait, chacun à son tour, aller ramasser de l'herbe pour leur donner à manger. On faisait un loto, une kermesse annuelle pour laquelle Mme Taillefer n'était jamais à court d'idées : le lapinodrome, la vente de petits cœurs bleus et roses, sur lesquels étaient inscrits deux prénoms (les acheteurs devaient se chercher, se trouver et le « cœur bleu » offrait un coup à boire au « cœur rose »). Il y avait aussi d'autres élevages mais moins lucratifs (escargots, vers à soie). Certains cultivaient des fraises, des haricots, des radis, apportaient leur récolte à Clément Ouvrié qui leur faisait un bon puis donnait le résultat de la vente à M. Taillefer.



D'autres se faisaient donner deux ou trois œufs et allaient les vendre. « On organisait un bal payant, on vendait des choux à la crème que les plus grandes avaient confectionnés avec la boulangère. Des anciens élèves étaient aussi invités aux voyages et, en fonction des places disponibles, on prenait aussi d'autres personnes qui payaient ». Ceux qui étaient à l'école pendant la guerre se souviennent d'activités lucratives de ce genre (ramassage de doryphores, élevage de vers à soie, de lapins) qui n'étaient pas pour payer les voyages, qui ne se faisaient pas, mais pour alimenter une caisse de solidarité instaurée par le régime de Vichy et qui s'appelait le Secours National.

Voyage à Venise 1962

L'un se souvient que M. Taillefer avait organisé un petit voyage pour un élève handicapé par un grave accident et quelques autres qui n'avaient pas pu venir au grand voyage. Pour terminer avec les voyages, il paraît que quelqu'un de sa hiérarchie avait reproché un jour à M. Taillefer de préférer dépenser de l'argent à faire des voyages plutôt que d'acheter des livres. Il a répondu d'abord que l'argent appartenait aux élèves par le biais de la coopérative et surtout qu'ils garderaient certainement un meilleur souvenir de ces voyages que de quelques livres supplémentaires. Un souvenir personnel rapporté par son fils Michel qui a passé dix-huit ans dans l'école : « Pour la Noël, je mettais deux jours avec mon père pour confectionner le sapin ; il s'agissait d'un mât auquel on fixait des branches de sapin venant du château. Avec des petites pinces, on faisait tenir aux branches des petites bougies sans avoir peur des incendies. Tout était prêt pour recevoir les enfants qui venaient souhaiter la bonne année à mes parents et recevoir des bonbons ».



Voyage au Galibier 1954

Quand il est parti à la retraite, on lui a offert un fusil de chasse. Et c'est avec ce fusil qu'il s'est tiré accidentellement sur un pied, dont il a fallu l'amputer.  
Par la suite, il est devenu maire de la commune, de 1977 à 1981. Il est décédé le 2 décembre 1990 et son épouse le 3 mars 1988.



voyage en provence 1955



*Maurice et Alphonse Bauda*

*- Fontvieille - Provence*

Proverbe occitan :

**Quand lo perseguièr es en flor, fialaira, met ta conolha al canton.**

Quand le pêcheur est en fleur, fileuse, range ta quenouille (car il va y avoir du travail dans les champs).

Le cochon était, avec la volaille, la principale source de viande pour l'alimentation des familles paysannes. Chaque famille en élevait au moins un par an. Il fallait le nourrir et, quand venait l'automne, il fallait penser à le tuer et, pour cela, avoir recours à un spécialiste. Merci à Marius Ouvrié, René Gayral, Germaine Chiavassa, Denise Jouany qui nous ont livré leurs souvenirs...

Écoutons Marius Ouvrié qui a exercé cette fonction pendant de nombreuses années

« J'ai d'abord travaillé avec M. Jouany puis on s'est partagé la clientèle (lui à Boy et moi sur le village) pour tuer les cochons. La saison du cochon s'étalait d'octobre à février. Il fallait d'abord que le cochon soit bien engraisé, sa nourriture de base était les petites pommes de terre (une ancienne se souvient du bon goût de ces pommes de terre qu'elle allait prendre dans le grand chaudron), mais aussi des betteraves, des topinambours, des glands (que les enfants ramassaient en gardant les vaches) et de la farine. Il n'était pas rare que son poids dépasse 200 kgs, on avait besoin de beaucoup de graisse pour faire la cuisine dans l'année.

On fixait un rendez-vous pour la date et l'heure où on tuait l'animal mais aussi le lendemain pour le découper. Parfois, il y en avait plusieurs à tuer et à découper, il ne fallait pas traîner, surtout pour le découpage qui devait être terminé à 8 h. pour qu'ensuite on aie le temps de faire la saucisse et de préparer la viande. Pour choisir le jour, on tenait compte de la lune et il ne fallait pas que le vent d'autan souffle. Il fallait aussi que le cochon jeûne la veille au soir.

On commençait par bien affûter les couteaux. Au jour J, j'amenais la maie avec un véhicule. La maie est un grand récipient dans lequel un gros cochon pouvait contenir. Elle était traditionnellement en bois avec quatre poignées pour pouvoir la porter. La première que j'ai eue avait été faite par M. Contrasty, j'en ai eue ensuite une en tôle, faite par Claude Prieur et soudée par Robert Chiavassa. Si la maie de bois n'avait pas servie depuis longtemps, on la faisait tremper pour la rendre étanche ». Un jour où Marius n'a pu assurer le transport de la maie, Titoy, avec un compagnon, est allé la chercher et l'a ramenée avec ses bras du village jusque chez lui, à plus d'un kilomètre.



« À l'heure H, j'entrais dans l'étable que l'on fermait derrière moi, j'attachais la patte de derrière du cochon, je le sortais de l'étable. Il fallait faire attention à ne pas se faire mordre car le cochon pouvait se douter qu'on venait lui faire des misères. Il est arrivé que l'on m'ouvre la porte avant que j'aie solidement attaché le cochon et celui-ci s'est échappé et on a couru après lui pour le rattraper. On l'attachait sur la maie renversée ou bien on le montait à l'aide d'un palan accroché à une poutre. Cette deuxième façon de procéder était plus sûre car le cochon pouvait moins bouger et gigoter, surtout quand on lui fixait le groin à un

poids, tandis que sur la maie il fallait que l'animal soit vigoureusement maintenu par quatre hommes, chacun à une patte et que personne ne lâche.

Après, il fallait le saigner, parfois on loupait l'artère et il fallait recommencer. Une femme tenait en dessous une bassine pour recueillir le sang, qu'elle touillait pour ne pas qu'il se caille. Depuis le matin, de l'eau avait été mise à chauffer, elle devait être bouillante au moment où le cochon était saigné.

Celui-ci était mis dans la maie, on lui arrachait les ongles avec un crochet et on l'arrosait d'eau bouillante, ce qui permettait de racler la peau et d'enlever les poils.

Pour racler, on se servait généralement de morceaux bien affûtés d'une vieille lame de faux. Une fois, l'eau n'était pas assez chaude et il a fallu le raser au couteau, ce qui n'enlevait pas la racine des poils. Deux chaînes passées sous le cochon permettaient à deux personnes de le faire tourner sans se brûler et se fatiguer. Quand il était bien propre, on le pendait à nouveau ou on le mettait à plat sur une échelle dressée avec une pièce de bois fixée aux deux pattes de derrière, on découpait la tête, on mettait de côté des morceaux de viande bien saignante (le gras du cou) pour la fricassée du repas de midi, on le vidait puis on le partageait en deux, et on le laissait reposer jusqu'au lendemain matin.

Les enfants récupéraient la vessie, la « boutole » qui, gonflée, faisait un joli ballon. Les femmes s'activaient pour préparer la fricassée pour midi, pour préparer aussi la « sanquette » : on laissait cailler du sang, on le passait à l'eau bouillante puis à la poêle avec de l'ail et du persil. Par contre le sang qui était réservé pour le boudin était touillé avec les mains dans un « matre » (un grand récipient en terre cuite vernie), on enlevait la mousse et on y ajoutait de la viande de la tête. Elles nettoyaient aussi les boyaux pour la saucisse et le boudin ».



À propos du nettoyage des boyaux, écoutons ce que nous raconte Germaine Chiavassa : « Il fallait les vider, opération pas très ragoûtante, puis faire circuler de l'eau tiède à plusieurs reprises pour bien les nettoyer, puis les racler à l'intérieur ; parfois on enlevait la double peau. Ensuite, on les laissait tremper dans un récipient d'eau avec du vinaigre et de l'eau-de-vie. Le lendemain, on s'installait dans la souillarde ou dans une grande pièce de la maison sur une grande table de battage, les hommes nous donnaient un coup de main et on faisait la saucisse et le boudin. Le remplissage des boyaux se faisait à la main.

Pour cela on se servait d'un embout sur lequel on enfilait le boyau, et il y avait des embouts différents selon la taille des boyaux (cet embout s'appelait « l'embuc », du même nom que l'entonnoir qui servait à gaver, à « embuquer » les oies ou les canards). Il fallait bien tasser mais en veillant à ne pas percer le boyau, sinon il fallait le rapiécer avec un autre morceau de boyau. Vers les années 1930, est arrivée la machine à faire la saucisse. On utilisait parfois des boyaux achetés (de bœuf ou de cheval) mais ils n'allaient pas aussi bien que ceux de cochon. Pour conserver saucisse et boudin, soit on les faisait sécher à l'air (on les pendait à une barre dans la cuisine ou dans la souillarde), soit on les mettait dans la graisse ou dans l'huile dans des pots ».

« Le lendemain de la mise à mort, continue Marius, le cochon était découpé : viande pour la saucisse, pour le boudin, pour les pâtés, pour la copa, la ventrèche, les côtelettes, les rôtis, la queue même et les oreilles (on les mettait au boudin ou parfois on les faisait confire), les jambons (au moins un pour l'année). Le jambon, on le recouvrait de sel, on l'entourait d'un linge dans un récipient pendant quarante jours, en le tournant tous les jours, puis on le sortait du sel et on le mettait à sécher pendant six ou sept mois dans un endroit ventilé, souvent le grenier. Titoy raconte qu'un de ses jambons est arrivé sur la table du prince Rainier de Monaco qui était à la recherche d'un bon jambon traditionnel et qui, paraît-il, l'a apprécié.

Proverbe occitan :

**Un porc s'engraissa pas ambe d'aiga clara.**

Un porc ne s'engraisse pas avec de l'eau claire.



# VILLEMADAIS D'ANTAN



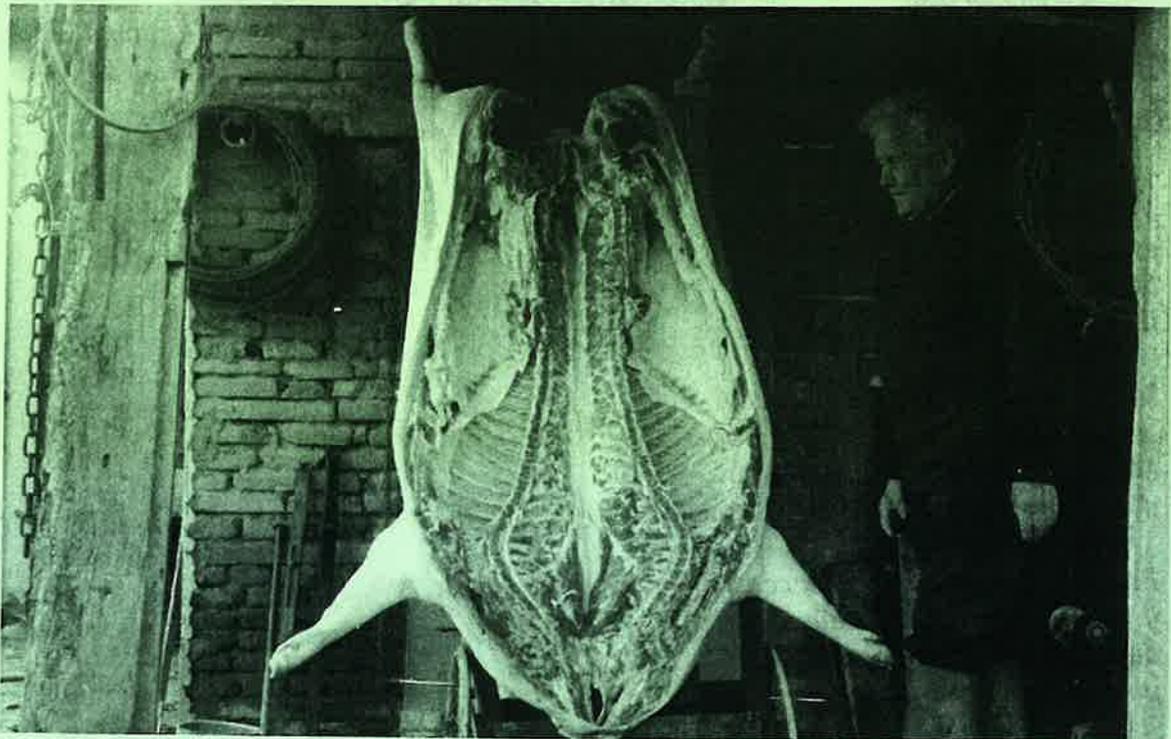
numéro 45 mai 2009

le cochon (2)

Le cochon était, avec la volaille, la principale source de viande pour l'alimentation des familles paysannes. Chaque famille en élevait au moins un par an. Il fallait le nourrir et, quand venait l'automne, il fallait penser à le tuer et, pour cela, avoir recours à un spécialiste. Merci à Marius Ouvrié, René Gayral, Germaine Chiavassa, Denise Jouany qui nous ont livré leurs souvenirs...

Marius Ouvrié avait appris le métier auprès de M. Jouany, décédé. Écoutons l'épouse de ce dernier, Denise, retirée à la maison de retraite de Lafrançaise. « Mon mari a appris le métier à Marius, à son fils et à d'autres. Lui-même avait appris auprès de M. Gausseran de Falguières. Plusieurs familles ne le payaient pas mais lui rendaient du travail. Pendant la guerre de 39-45, il en tuait beaucoup, jusqu'à Montauban, parce que les tueurs avaient été mobilisés. Il avait une maie en bois, puis il en eu une en fer. À Villemade, il la portait sur un charreton à bras, plus loin, il prenait le cheval et la jardinière. Il a arrêté parce qu'il avait trop de travail sur sa ferme. Pendant la guerre, il lui est arrivé de se faire accrocher par un piéton rue du Fossat et il est tombé dans le fossé avec son vélo et tout son outillage. Les couteaux, il était le seul à s'en servir et il ne voulait pas qu'on y touche. Il savait saigner le cochon sans le faire crier.

On avait un petit élevage : 8 truies, 1 verrat et même un sanglier récupéré à la chasse. On vendait les porcelets et on engraisait deux cochons, et même plus à certaine époque (on était 12 ou 13 à table tous les jours, et la seule viande utilisée, à part un pot au feu de temps en temps le dimanche, était la volaille et les cochons élevés dans la ferme. Pour les nourrir, on leur donnait du grain de la maison (blé ou maïs) qu'on transformait nous-mêmes en farine, on leur donnait aussi des fèves et des pommes de terre, pas cuites mais trempées (cela permettait d'avoir moins de graisse et plus de viande) ».



*Ça s'est passé au mois de janvier,  
un jour où il avait bien gelé,  
le cochon, il venait à peine de digérer  
que la voiture est arrivée.*

*C'était un gentil cochon  
qui n'avait même pas de queue !  
on la lui avait depuis longtemps coupée  
pour pas qu'il se la fasse bouffer !*

*Car les cochons sont comme les vaches :  
depuis qu'ils vivent en communauté  
ni corne, ni queue on ne peut supporter,  
ils seraient foutus de se blesser entre eux !*



*Pendu par les pattes,  
sa vie ne tenait qu'à un  
fil.  
Mais le fil n'a pas lâché  
et il a fallu se décider !*

*C'était un beau cochon,  
de près de deux cents  
kilos, à peine,  
qui n'avait pas bien  
envie de crier.  
Il a crié quand même  
pour respecter la  
tradition.*

*Faut dire que quand le couteau  
est entré dans la trachée  
le pauvre cochon,  
il l'a bien senti passer.*

*Maintenant il va faire du boudin  
et, sûrement, sa vie, il va la regretter.  
Mais n'est-ce pas là le sort ingrat  
d'un cochon qu'on emmène au boucher.*

*Passer de deux kilos à deux cents en moins d'une année,  
il faut dire qu'il était plutôt pressé  
de mourir les jambes écartées  
pour nourrir ceux qui l'avaient gavé.*

*Serge Boulais, janvier 2005*

Proverbe occitan :

**Lo cabanàs s'es escrotlat sul pòrc.**

L'étable s'est écrasée sur le cochon (tout est fichu, c'est la catastrophe).



# VILLEMADAIS D'ANTAN



numéro 46 juin 2009

la culture du tabac (1)

On a commencé à faire du tabac à Villemade juste après la guerre à partir de 1945-46. Au moins les  $\frac{3}{4}$  des agriculteurs s'y sont mis car c'était une culture qui ne demandait pas beaucoup de terre, qui demandait très peu ou pas du tout de mécanisation, qui occasionnait une bonne rentrée d'argent puisque toute la main d'œuvre était familiale et enfin qui était garantie par une assurance obligatoire. C'était une culture faite sous contrat avec la SEITA (Société d'Exploitation Industrielle des Tabacs et Allumettes) qui contrôlait et achetait la production et, ce qui était nouveau pour l'époque, une culture qui était assurée par une caisse d'assurance contrôlée par les producteurs eux-mêmes et qui donc était garantie en cas de grêle ou d'orage, mais, contrepartie parfois difficile à comprendre et à accepter par les paysans de l'époque, un contrôleur venait souvent vérifier que les règles de production étaient bien respectées.



Pour la foire de mars (la St Joseph, le 19 mars), après avoir désinfecté quelques plates-bandes de terre, on faisait le semis en mélangeant les graines infiniment petites à du sable ou des cendres. Les variétés semées étaient du Burley (tabac blond) mais surtout du Paraguay (tabac brun). On n'avait pas intérêt à rater les semis, sinon on était obligé d'acheter des plants. Ensuite il fallait désherber, arroser et éclaircir. A l'Ascension, on préparait 5000 plants, c'était la quantité que presque tous plantaient (un hectare pouvant recevoir de 25.000 à 30.000 pieds à l'hectare, cela ne représentait donc pas une grande superficie) et on repiquait en plein champ, en se servant d'un fil de fer ou d'une chaîne que chacun se fabriquait et qui permettait de laisser 35 cms entre les pieds et 80 entre les lignes. Au fur et à mesure, quelqu'un avec une pompe à dos arrosait chaque pied. Dans les années 1960, est apparue la planteuse que les agriculteurs achetaient à plusieurs. Quand le tabac avait poussé et mis les feuilles, on épamprait, c'est-à-dire qu'on faisait tomber 3 ou 4 feuilles du bas, on laissait de 9 à 13 feuilles puis on l'écimait (on coupait la fleur). Il fallait aussi surveiller et empêcher les bourgeons de pousser à l'aisselle des feuilles. Au tout début, on les enlevait à la main, ce qui nécessitait plusieurs

passages. Ensuite on a utilisé une burette avec de l'huile de vidange qui empêchait les bourgeons de pousser. Vers les années 60, la burette a été remplacée par une pince. Il fallait aussi surveiller les maladies possibles et faire éventuellement un traitement.

Tout au long de la culture, un contrôleur passait. C'était un retraité de l'armée qui avait en tout et pour tout une formation de trois jours. Il était craint parce que c'était la première fois que les paysans étaient contrôlés pour une culture et aussi parce que, souvent, il n'était pas commode. Il contrôlait en particulier le nombre de pieds et ce nombre, rigoureusement exact, devait être noté dans une petite boîte en fer au bout du champ. Et s'il y avait 5 ou 10 pieds en trop, il n'hésitait pas à les détruire. Il donnait aussi quelques conseils de culture et intervenait aussi lors de l'achat de la récolte par la SEITA.

Si un orage ou la grêle faisait des dégâts sur le champ, des experts passaient : c'était des producteurs désignés par la caisse d'assurance, et ils déterminaient le taux de perte de la récolte et donc le taux de remboursement par la caisse d'assurance.

Quand il était mûr, c'est-à-dire trois mois après le semis (le grand principe pour le tabac était : 3 mois au champ, 2 mois dans le séchoir), on le coupait pied par pied avec une mascotte, on le laissait flétrir sur le champ (mais il ne fallait pas que le soleil le brûle), parfois s'il subissait la pluie il fallait le retourner afin de ne pas le rentrer mouillé. Certains utilisaient aussi la faucheuse, il fallait qu'elle avance assez vite pour que les pieds fauchés tombent en arrière, mais si ça « bourrait », on faisait beaucoup de dégâts aux feuilles.



Ensuite il fallait le rentrer sur la charrette et le pendre pour le mettre à sécher. On le mettait partout où il y avait de la place, en particulier dans les greniers : ce n'était pas toujours commode d'accès, l'aération n'était pas toujours satisfaisante (il arrivait que le tabac pourrisse au lieu de sécher), les charpentes n'étaient pas prévues pour supporter un tel poids et il fallait souvent mettre des étais. En fonction de la hauteur du plafond, on pendait pied par pied à des fils de fer, après avoir fait une encoche dans le pied ou on faisait des guirlandes avec plusieurs pieds accrochés à la même corde.



Les séchoirs ont fait leur apparition dans les années 60 et on peut en admirer encore un certain nombre sur le territoire de la commune, de tailles et de matériaux différents.

On pendait les pieds à des cordes, cinq par corde ou plus si les pieds étaient moins longs.

Les séchoirs étaient construits grâce à un prêt de la SEITA que l'on remboursait chaque année à la récolte. Ils étaient munis d'une aération de bas en haut, des fenêtres du bas presque au ras du sol, que l'on appelait les lanterneaux, jusqu'à l'ouverture tout au long du faite. Leur sol était de terre battue. Les premiers étaient en bois, bien meilleur pour le séchage mais le bois a été vite remplacé par l'éverite pour des raisons

d'économie et de facilité de construction. Plus tard, sont venus la perche électrique pour monter et accrocher les guirlandes et les ventilateurs.

Proverbe occitan :

**Son las mans salas que fa minjar de pan blanc.**  
Pour manger du pain blanc, il faut se salir les mains.



# VILLEMADE D'ANTAN



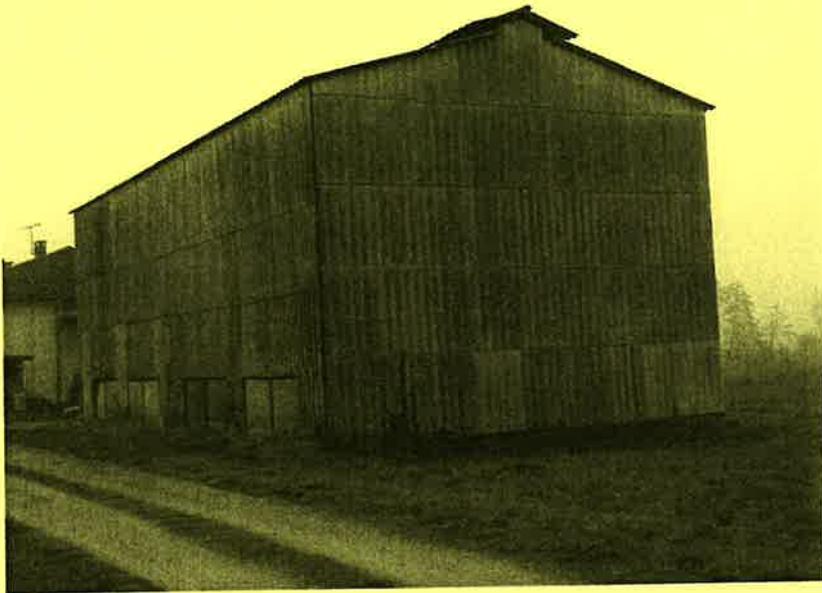
numéro 47 septembre 2009

la culture du tabac (2)

Quand le tabac était sec, on le dépendait et on l'effeuillait, en mettant à part les feuilles du bas, celles du milieu (en principe les meilleures) et celles du haut puis il fallait le trier. C'était un travail minutieux qui avait évidemment des conséquences sur le prix de vente, mais il n'était pas interdit d'écouter la radio. Cela se faisait souvent le soir à la veillée, depuis le début décembre jusqu'à la mi-janvier, et tout le monde était mis à contribution, les anciens comme les plus jeunes. Par catégories de feuilles (basses, moyennes et hautes), on faisait deux ou trois sous-catégories selon la longueur (courtes, moyennes, longues) Dans chacune de ces sous-catégories, il fallait encore distinguer deux ou trois sous-sous-catégories selon la qualité, laquelle était estimée à la fois par le toucher (souplesse ou rigidité) et par l'œil (feuilles jaunes, vertes et noires). Ensuite, par catégories, il fallait faire les manoques, des paquets de 25 feuilles : on mettait 24 feuilles, toutes dans le même sens, entre le pouce et l'index puis on les enroulait en forme d'escargot ou de rosace et on les liait avec la 25<sup>e</sup> feuille (voir photo). C'était joli à l'œil, ça permettait peut être d'avoir une meilleure note à la vente mais cette belle présentation était immédiatement démolie à l'arrivée à l'usine.

Avec les manoques, on faisait des balles, les tiges de manoques à l'extérieur, on pressait et il n'y avait plus qu'à les porter au magasin de la SEITA à Montauban en deux fois, celles du bas d'abord en décembre puis les autres dans la 2<sup>e</sup> quinzaine de février. La présentation comptait beaucoup et donnait lieu à une cotation qui s'ajoutait au prix au poids. On tenait compte aussi de la combustibilité et on faisait un test devant vous : on passait une flamme sous une feuille et on regardait si elle brûlait lentement et régulièrement. Les contrôleurs étaient

présents pour donner cette cotation et il n'était pas rare qu'il y ait des litiges et même des prises de bec sérieuses quand on estimait que son tabac de bonne qualité était moins bien coté et donc moins bien payé qu'un tabac de moins bonne qualité, surtout quand il y avait eu un bon repas bien arrosé offert au contrôleur ! Les producteurs étaient payés immédiatement en espèces après avoir déduit le montant de l'assurance et éventuellement le remboursement de l'emprunt séchoir. Une bonne récolte de 5.000 pieds pouvait rapporter 10.000 F, et même plus, mais, suivant la qualité et suivant la cotation, cela pouvait être trois fois moins.



Le nombre des producteurs a progressivement baissé, en partie à cause des cultures d'arbres fruitiers qui se sont multipliées. En 2008, il reste deux producteurs sur la commune (dans le département le nombre est passé de 5.000 à 70 et en France de 50.000 à 3.000), les surfaces ont augmenté : un producteur peut avoir jusqu'à 100.000 pieds (de tabac blond, le brun n'étant plus demandé), surtout le travail est presque entièrement mécanisé et les séchoirs en bois ou en fibrociment ont laissé la place à des séchoirs-tunnels en plastique.

Deux anecdotes pour finir : « on a perdu la mémé dans le tabac », le tabac était tellement haut qu'on ne voyait plus la grand-mère qui aidait à enlever les bourgeons et il a fallu la chercher... Il était interdit de vendre le tabac à un autre acheteur que la SEITA qui en avait le monopole mais un ancien a connu un fumeur invétéré qui lui achetait les feuilles invendables, les faisait sécher à sa manière et les fumait...

Merci à Fernand Gary, Denis Laporte, Hervé Daubanes, André et Thérèse Gausseran qui nous ont fait part de leurs souvenirs et de leurs connaissances. Et pour conclure, un poème : « Le tabac brun »



Un, deux, trois, quatre,  
j'enlève les feuilles du bas,  
un, deux, trois, quatre,  
puis celles du milieu bas.

Un, deux, trois, quatre,  
voici celles du milieu haut,  
un, deux, trois, quatre,  
puis viennent celles du haut.

Un, deux, trois, quatre,  
ainsi toute la journée,  
sauf pendant la pause café,  
on effeuille le tabac.

Un, deux, trois, quatre,  
on parle du bon vieux temps,  
Des « matoles » et des « sedons »,  
mais on ne dit pas du mal des gens.

Un, deux, trois, quatre,  
on parle des copains,  
ceux qui sont là  
et ceux qui ne le sont plus.

Un, deux, trois, quatre,  
et aussi bien des voisins  
qui travaillent  
tout autant que nous.

Un, deux, trois, quatre,  
et les jours passent,  
et s'entasse le tabac,  
jusqu'à demain, ça va de soi.

Serge Boulais janvier 2005

\* il s'agit des pièges à oiseaux, voir Villemade d'antan n° 5 (« sedon » se prononce « sédou »)

Proverbe occitan :

**Petita ajuda fa grand ben.**  
Un peu d'aide fait grand bien.



# VILLEMADÉ D'ANTAN



numéro 48 octobre 2009

les protestants à Villemadé (1)

Au 16<sup>e</sup> siècle, Villemadé devient un foyer ardent de la Religion Réformée, grâce, en particulier, au soutien des seigneurs de Bar, passés à la Réforme. Ils habitaient Montauban et étaient seigneurs de Villemadé. Un temple aurait été construit, parmi les premiers de la région, dans le village et lorsque ceux de Montauban furent fermés, pendant plusieurs années, les Protestants de cette ville se rendirent à Villemadé pour écouter le prêche et faire baptiser leurs enfants.

Après les guerres de religions entre Catholiques et Protestants, après l'Édit de Nantes d'Henri IV qui rétablit une paix précaire et la révocation du même Édit par Louis XIV, qui mit les Protestants au ban de la nation, ces derniers vécurent comme ils purent jusqu'à la Révolution de 1789. De cette époque



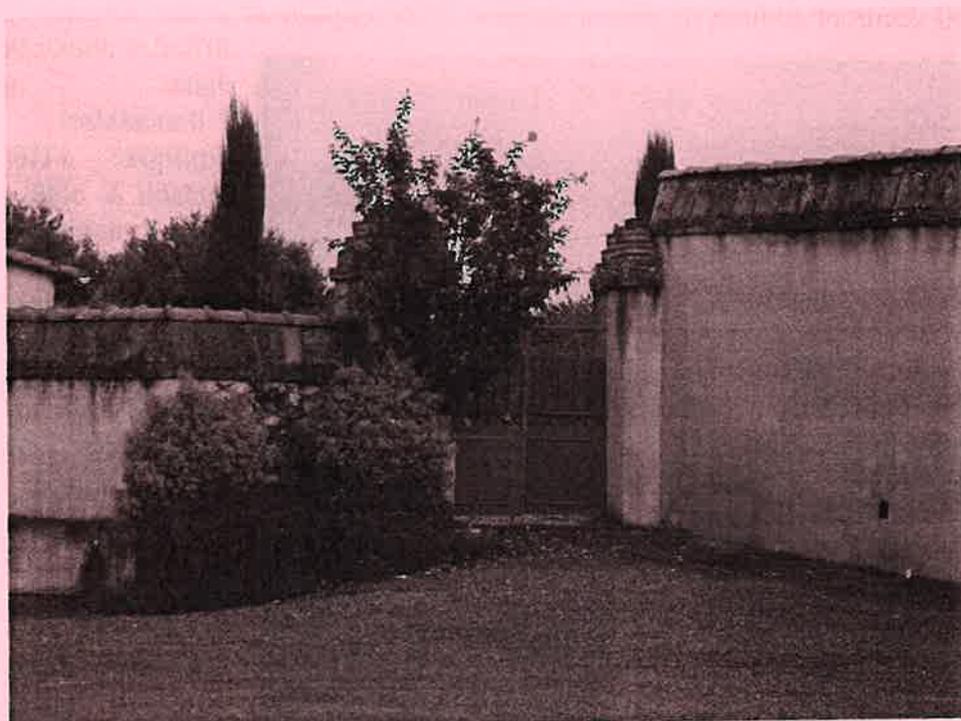
difficile, nous reste un signe qu'une Villemadaise nous explique : « Un pin parasol à côté d'une maison signifiait à un autre Protestant : cette maison appartient à un Protestant et vous pouvez venir boire et vous reposer un peu. Deux pins parasols : vous pouvez être hébergés ». Elle nous dit aussi que, dans le Montalbanais, les Protestants n'avaient que des pigeonniers « pied de mulet » mais elle n'en connaît pas la raison.

Est-ce qu'il a existé une école libre protestante à Villemadé et jusqu'à quand ? Le Bulletin Communal d'automne 1994 publie une déclaration du 30 avril 1868 : ce jour « s'est présentée devant nous, maire de la commune (Gineste), demoiselle Julia Céline Bourel, institutrice, née à Montauban le 3 octobre 1832, pourvue d'un brevet de capacité pour l'instruction primaire, laquelle nous a déclaré avoir l'intention d'ouvrir une école primaire dans la commune de Villemadé, maison Carayon, laquelle école sera protestante et recevra les garçons et les filles. La dite demoiselle Bourel a déclaré qu'elle a successivement habité depuis dix ans à Puy Laurens (Tarn) comme institutrice libre et à Montauban comme professeur à domicile... Le maire déclare qu'après visite faite du local indiqué pour la tenue de l'école il a reconnu le dit local convenable ». Nous n'avons pas pu savoir où se situait cette maison Carayon.

Quelqu'un a entendu dire que, dans des temps anciens, il y aurait eu une école protestante chez Mme Fournié, route de Falguières, mais sans plus de précision. Une Villemadaise raconte : « Ma grand-mère, qui était protestante, a été à l'école catholique parce que, sans doute, à l'époque il n'y avait pas d'école publique pour les filles. Par la suite, quand cette dernière a existé, les filles protestantes mais aussi des catholiques y sont allées pendant qu'un groupe de filles catholiques restaient à l'école privée, ce qui occasionnait une certaine coupure entre les enfants ».

Les cimetières étant considérés comme catholiques, les Protestants, jusqu'à la Révolution, n'avaient pas le droit d'y être ensevelis et avaient donc des cimetières privés, les uns reconnus officiellement

comme cimetières, les autres non reconnus. Ces derniers, qui étaient de simples tombes entourées d'un muret, ont disparu à cause des inondations, des travaux agricoles ou du manque d'entretien. On en trouvait deux Vieille Route de Moissac au n° 422 et au n° 469, d'autres au pied du château sur le bord du Mortariou, au 795 et au 1934 du chemin de Lestang, un autre encore près du pigeonnier de l'ancienne maison Fournié et un au lieu-dit les Places sur la route de Montauban Par contre, il reste un caveau avec trois noms inscrits (Gineste, Belluc, Mahé) à côté du bâtiment d'exploitation à l'angle des chemins de Pradès et de Labarthe mais il est invisible à cause des ronces. Deux autres sont encore bien visibles, pas tout à fait sur le territoire de la commune mais presque : un caveau portant les noms de Mercadié et Deville au 463 chemin de Lestanet et enfin celui de la famille Labruyère, entouré d'une haie de verdure, dans la propriété de M. Laporte dans la commune de Montauban, chemin de la Pouzaque. Le dernier membre de la famille qui a été enseveli dans ce cimetière vers 1920 est un soldat mort des suites de la guerre de 1914-1918.



« C'est du temps de mes grands parents, raconte une Villemadaise, que le cimetière protestant a été ouvert. Il y avait donc deux cimetières accolés mais séparés par un mur, avec chacun sa porte. La séparation a été démolie lors de l'agrandissement du cimetière (pendant le mandat de M. Castel) et chacun peut entrer par la porte de son choix ».

En 1901, le curé de Villemade (M. Castex) fait le recensement suivant : 564 habitants dans la commune, dont 497 Catholiques et 67 Protestants.

La vie au quotidien entre Protestants et Catholiques se déroulait sans trop de heurts. Un Protestant témoigne : « La vie de voisinage ne souffrait pas des différences de religions. Au moment des élections, il y avait parfois des tensions, les Protestants étant plutôt de gauche et les Catholiques plutôt de droite ». Une catholique de plus de 90 ans : « Nous avons des voisins protestants et on était très bien avec eux ».



Proverbe occitan :

*Cadun per se et Diu per totis.*  
Chacun pour soi, et Dieu pour tous.

Dans le numéro précédent, nous posions la question d'une école protestante à Villemadé. M. et Mme Amiel, qui ont acheté la maison Fournié nous indiquent que des documents attestent que la famille Carayon était propriétaire de la maison avant les Fournié et qu'une école protestante a effectivement fonctionné, soit dans la maison actuelle, soit dans une maison adjacente aujourd'hui démolie.

Nous affirmions aussi que la vie au quotidien entre protestants et catholiques se déroulait sans trop de heurt. Il y avait pourtant des points de friction, en particulier à propos des mariages.

Un ancien nous dit : « Les mariages posaient problème : les protestants qui voulaient se marier à l'église avec un ou une catholique devaient « se tourner », c'est-à-dire changer de religion ; les Catholiques qui se mariaient au temple n'étaient pas obligés de « se tourner », mais ils n'étaient plus considérés comme catholiques ». On retrouve dans les registres catholiques de baptême et de mariage les documents que l'on faisait signer aux protestants quand ils voulaient devenir catholiques.



Les dragonnades : copie d'une gravure d'époque (Carnavalet).

En voici trois exemples :

« Le 20 avril 1874, le jeune Jean X, protestant âgé de 15 ans, désire faire son abjuration de l'hérésie. Le consentement de son père a été donné... Abjuration de l'hérésie le 14 mai 1874, veille de l'Ascension. Il a reçu le baptême sous condition, a reçu le nom de Guillaume et a été admis à la Table sainte ».

Le 9 février 1901, le curé Castex, en présence de deux témoins, reçoit l'abjuration d'hérésie protestante de X après le serment qu'elle a fait de renoncer à ses

erreurs et la ferme promesse de vivre en bonne et fidèle catholique « (la marraine n'a pas signé, elle a déclaré « ne savoir »).

Le troisième exemple concerne une fille de douze ans qui veut « se tourner ». « Le 26 octobre 1909, en présence du curé Barthe et d'un témoin, X, âgée de 12 ans, ayant reconnu que hors de la véritable Église il n'y a point de salut, de sa propre volonté et sans aucune contrainte, a fait profession de foi catholique, apostolique et romaine et abjuré l'hérésie protestante »

Une Villemadaise se souvient : « Pendant quelques mois avant le mariage, plusieurs fois par semaine, j'allais suivre le catéchisme chez l'abbé Ratier. J'ai été baptisée une semaine avant le mariage pendant une messe de semaine ». Des familles plus intransigeantes refusaient que leur fils ou fille épouse quelqu'un de l'autre religion et le mariage ne se faisait pas.

On pouvait aussi se marier en gardant chacun sa religion mais, dans ce cas, pas de mariage à l'église, et un certain nombre de problèmes par la suite. « Pour mon mariage, je n'ai pas voulu me « tourner » (j'avais eu l'exemple de ma sœur qui avait été obligée d'aller au catéchisme catholique pendant des mois avant son mariage), ma femme, catholique, a accepté de se marier au temple ». « Quand chacun gardait sa religion, il fallait décider dans quelle religion on allait baptiser et élever les enfants. Il arrivait, dans ce dernier cas, que les garçons soient élevés dans la religion du père et les filles dans la religion de la mère ». « Une de mes tantes, protestante, fréquentait un catholique et, enceinte, a été amenée à se marier. L'un et l'autre ayant refusé de se « tourner », le mariage n'a pas eu lieu et elle a élevé son enfant seule ».



Les sexagénaires actuels se souviennent que, pour aller au catéchisme à Lagarde, ils prenaient le bac le jeudi et ils traversaient aussi pour l'école du dimanche (le catéchisme). « C'était gratuit pour les enfants du catéchisme », précise l'un d'entre eux. Les communes de Villemade et du Barry versaient une somme annuelle au passeur pour assurer cette gratuité. Une autre : « J'ai traversé en habit de communiant pour aller faire ma communion au temple de Lagarde, et je l'ai traversé souvent aussi pour aller faire du théâtre et participer à des mouvements de jeunesse ». Ils se souviennent des pasteurs de Lagarde : Ingrand, Martinez (ce dernier arborait un bouc blanc), Leconte.

Mais personne ne se souvient ou n'a entendu parler d'un pasteur résidant à Villemade. D'après ses recherches, M. René Constans nous fait savoir que le temple de Villemade a été démoli en 1683 (suite à la Révocation de l'Édit de Nantes) et qu'à partir de ce moment-là Villemade a été rattaché au temple de Barry-d'Islemade. Dans le cimetière de Villemade, se trouve un caveau dans lequel est enseveli Henri Carayon, décédé en 1915 à 75 ans, qui était pasteur au Barry.



Terminons par une petite histoire, signe non pas d'une guerre de religions mais de l'envie de plaisanter d'un jeune protestant. « Un jour j'ai sifflé l'Internationale devant le curé (l'abbé Ratier) qui est venu se plaindre à mon père et ce dernier m'a dit : « Arrête de faire le c. ». Ce n'est pas allé plus loin.

Merci à Mme Casse, aujourd'hui décédée, à Lydie et Francis Labruyère, Jean Contrasty et Odile Delrieu qui nous ont communiqué leurs souvenirs et aussi à René Constans.

Proverbe occitan :

*Quand lo solel se levo, se levo per tot lo monde.*  
Quand le soleil se lève, il se lève pour tout le monde.



Nous en sommes au numéro 50 en cette fin d'année 2009 et nous vous proposons, à cette occasion, un bouquet de souvenirs d'anciens, de Villemade et des environs. Que se passait-il à Noël avant 1960, à Villemade ou ailleurs ?

Commençons par les souvenirs religieux chez les catholiques. La sonnerie du Nadalet reste dans la mémoire de beaucoup : pendant les huit jours précédant la Noël, à l'angélus du soir, « on allait aider le carillonneur à faire sonner les cloches à toute volée, on montait dans le clocher graisser les battants des cloches, on se pendait aux cordes, on arrivait à faire tourner la petite cloche », c'était à Villemade. À Falguières, « après le Nadalet, on allait chez l'un ou l'autre manger des crêpes qu'une maman nous avait préparées ». Un quart d'heure avant la messe de minuit, à Villemade, l'abbé Ratier jouait des airs avec les trois cloches.

La plupart parlent de la messe qui était véritablement à minuit. On y allait très souvent à pied, « c'était loin et il fallait traverser des bois » (en Dordogne), « on partait de Boy (à Villemade) et, à l'arrivée, on était nombreux », « on y allait en groupe, à 5 kms (à Mansonville) et on s'amusait bien », « on allait à Falguières avec les voisins, et ma grand-mère, qui avait peur de me perdre, me demandait souvent dans le noir : « Ont ses, pichona ? Où es-tu, petite ? ». Parfois il y avait de la neige (en Italie ou en Normandie, et quelquefois à Villemade) ou il faisait très froid (en Aveyron, à Rochefort). « Quand la bise soufflait, il valait mieux marcher à reculons pour qu'elle ne nous cingle pas la figure ».

L'église était pleine de monde et nous paraissait inondée de lumière, d'autant plus qu'on venait du noir de la nuit, et il y avait une grande crèche. À Villemade, elle occupait toute une chapelle avec beaucoup de papier rocher, c'est le curé qui la faisait avec l'aide des enfants, et ceux-ci chantaient un cantique. Joseph, Marie, l'enfant Jésus, quelques bergers, plus tard les trois rois mages, étaient à leur place, et aussi l'ange qui faisait merci avec la tête quand on lui glissait une petite pièce. Le « Minuit chrétiens » faisait vibrer l'air (à Carcassonne), chanté par les chantres locaux, ou par une vedette de passage, André Dassary ( Saint Gervais les Bains, Haute-Savoie) ou par un soliste (à Rodez), « pas toujours le même, et c'était un honneur ». « À Gènébrières, une année, il a été chanté par un communiste notoire, et cela a choqué ».

Parfois on chantait en occitan, comme à Villemade, dans les années 30 : « Aquesta nuèit santificada per la naissença de Jesus, de lenc, coma revavi, entiendi l'angelet que doçòment cridava : leva-te pastorelet. Cossí voles que me levi ? Si lop ven far sa tornada, me manjará l'agnel. Aquesta nuèit santificada per la naissença del Jesus, si lop ven me far la tornada, s'en tornara confús. En cette nuit sanctifiée par la naissance de Jésus, dans un rêve j'entendis de loin l'ange qui criait doucement : lève-toi, petit berger. Comment veux-tu que je me lève, si le loup vient faire sa tournée, il me mangera l'agneau. En cette nuit sanctifiée par la naissance de Jésus, si le loup vient faire sa tournée, il repartira penaud ». Certains se rappellent (en Corrèze et en Aveyron) que le curé disait trois messes à la file « c'était long, ça ne finissait pas avant 2 h du matin ! »

L'église n'était pas chauffée et les gens étaient emmitoufflés. « J'ai fait la première communion dans la nuit de Noël (à Rosny-sous-Bois), j'étais habillée de blanc et un peu léger, j'ai eu froid ». « Ma grand-mère (en Dordogne, et aussi à Villemade) emportait une chaufferette ».

Certains n'allaient pas à la messe de minuit, soit par conviction familiale, soit parce qu'il y avait un gué à traverser (à Piquecos) et, de nuit, la barque ne traversait pas.

Dans la journée de Noël, il y avait encore la grand-messe (« à St-Maurice, on nous offrait le pain béni ») et les vêpres. En Angleterre, « il y avait aussi ce qu'on appelait le service des neuf leçons : neuf textes courts de l'Ancien ou du Nouveau Testament, qui annonçaient ou parlaient de la naissance de Jésus. Entre chaque leçon, l'assemblée ou le chœur ou un soliste interprétait un motet d'un compositeur classique ». Un souvenir annexe : « Au patronage, à une crèche vivante, j'étais Saint Joseph et le curé a trouvé que moi, Saint Joseph, je m'occupais mieux de l'enfant Jésus que celle qui tenait le rôle de Marie ». Et un autre : « L'épicerie Garrigues avait fait une crèche dans sa devanture mais comme un père Noël y avait été ajouté, l'abbé Ratier interdisait aux enfants de passer dans la rue » (on ignore si l'interdiction a été efficace) ! Et encore un autre : « On faisait la crèche à l'école (catholique) et on allait chercher de la mousse dans le penchant du château ».

Chez les protestants, on allait au temple soit la veille (aux Carmes) soit le jour de Noël à Barry et on prenait le bac. On participait au culte comme le dimanche, dans le temple trônait un sapin et parfois la crèche. « Tous les enfants avaient droit à une orange et un petit gâteau et on m'en donnait pour ma grand-mère ». Un aveu : « J'avais plaisir à aller voir la crèche dans l'église car chez nous il n'y en avait pas ».

Noël, jour heureux pour les enfants : certains ont quand même des souvenirs de tristesse. « J'étais de l'Assistance publique ;

abandonné à l'âge de 4 ans, j'ai été placé dans une famille jusqu'à 10 ans où j'étais bien, mais on portait un habit distinctif (une capote bleue pas forcément adaptée à notre taille) qui rappelait à tous ceux qui nous voyaient qu'on était de l'Assistance ».

« J'ai attrapé le croup (c'est le nom qu'on donnait à la diphtérie) et, pendant trois ans, j'ai quitté mes parents pour refaire mes forces chez mes grands-parents en Corrèze ». « Après la mort de mon père, j'ai été mis dans un orphelinat pendant quatre ans, ma mère, faute de moyens, ne venait me voir qu'une fois par an ; il y avait bien la messe de minuit mais pas de famille et pas de cadeau ».

« En 1943, ma mère est morte en couche à 38 ans et, à la Noël qui a suivi, il y a eu des cadeaux pour les petits mais pas pour les plus grands ». « Une petite sœur est décédée le jour de Noël, on a mis une petite bûche en chocolat dans le cercueil ». « Une nuit de Noël, un petit frère est arrivé mais il est mort quatre ans après le jour même de Noël ». Un autre se souvient d'un Noël triste parce que le père avait abandonné la famille quelque temps avant. « À partir de 10 ans, jusqu'à 20, j'étais en internat et on ne partait en vacances que le soir de Noël après les vêpres, j'ai été ainsi coupé des Noëls en famille ».

Revenons aux souvenirs plus heureux : les cadeaux ! Pour certains, rares, le père Noël ne passait pas. « On n'était pas riche ». « Nous étions nombreux dans la maison : ma mère, ma grand-mère et huit oncles et tantes ». « L'année de mes 12 ans, mes parents avaient d'autres soucis et il n'y a rien eu : grosse déception ». Pour quelques uns, il passait pendant la messe de minuit, pour la plupart il passait pendant la nuit. On astiquait les sabots, qui par la suite ont laissé la place aux galoches et aux souliers, et on les mettait soit devant la cheminée, soit au pied de la crèche et du sapin quand il y en avait. L'une se rappelle des personnages en bois de la crèche, fabriqués par son père. L'autre du prix des personnages qu'elle a achetés avec son propre argent, 1 F 50 Marie, Joseph, l'âne et le bœuf, 1 F le berger et le roi mage, 0.50 le mouton (et l'enfant Jésus ?).

On avait pris soin de mettre dans la cheminée une très grosse bûche, choisie avec soin (« qui devait durer jusqu'au premier de l'an », dit l'un). Le sapin, quand il y était, n'était parfois qu'une branche de



genièvre ; il était parfois orné de marrons et de fruits de buis habillés de papier, et équipé de vraies bougies qu'on allumait (« et on n'a jamais mis le feu »). Avant d'aller au lit, ma mère nous disait : « Maintenant dormez et, si vous vous réveillez, le père Noël ne passera pas ».

« À la maison, on était dix enfants avec ma mère seule, il y avait une orange pour chacun ». Effectivement, l'orange (ou la mandarine) était le cadeau le plus courant, parfois sans rien d'autre, parfois avec d'autres friandises, parfois avec un jouet (surtout après la guerre), parfois avec un cadeau utile (un vêtement ou quelque chose pour l'école). L'une précise : « Je recevais une mandarine et je la faisais durer le plus longtemps possible, si bien qu'au bout de 15 jours, elle n'avait plus du tout de jus ». Et une autre : « Je trouvais une orange dans mes souliers, et une voisine m'en donnait aussi une, mais je n'aimais pas les oranges ! ».

Dressons la liste de ce qui pouvait accompagner l'orange (qui était parfois enveloppée dans du papier de chocolat) : le sabot en chocolat avec le petit Jésus en sucre, une pomme de pommier, quelques noix et noisettes, une bille ou une tablette de chocolat, un âne ou un père Noël en chocolat, un sucre d'orge, des bonbons, des gâteaux, une pipe en sucre rose, des pralines, des bonbons fourrés à la crème (« les moins chers qu'on trouvait à l'épicerie ») et les jouets : un jeu de cubes, une poupée, (« au pied du sapin, il y avait un berceau en osier habillé d'un très joli tissu dans lequel, à ma grande surprise, j'ai découvert un poupon noir vêtu d'une barboteuse, c'était la première fois que je voyais une poupée noire »), un énorme baigneur, une bicyclette (« je me suis demandée comment elle avait pu passer par la cheminée »), un jeu de l'oie, une boîte à couture, un cheval de bois avec un tombereau, des soldats de plomb, un tambour (« je me suis levé le premier, j'ai réveillé tout le monde en jouant avec et je me suis fait gronder »), un petit landau (« mon père qui attendait une prime s'y est pris au dernier moment et ce landau était moche comme tout et j'en avais honte auprès des copines »), un meccano, un cinéma manuel (si quelqu'un veut savoir comment ça marche, on le mettra en rapport avec la personne intéressée !), des jouets en bois que mon père, menuisier, fabriquait, une petite voiture, un revolver qui propulsait un bouchon retenu par une ficelle pour qu'on puisse le récupérer plus facilement, un train électrique (marque Jeff).

Mais on trouvait aussi un petit fouet ou un osier ou un oignon (signes qu'il fallait faire des progrès en sagesse). Ou bien « à 12 ans, j'ai déclaré que je ne croyais plus au père Noël, du coup j'ai trouvé dans mes sabots une simple gousse d'ail ». Plusieurs l'affirment : quand on disait ne plus croire au père Noël, il cessait de passer.

Un souvenir précis : « En 1936, je suis allé souhaiter la bonne année à une riche voisine, elle m'a donné cinq sous, une orange et deux dattes ». Un autre raconte (en Italie) : « Pendant les trois mois d'hiver, pour avoir plus chaud, avec mon frère nous couchions à l'étable dans un lit et, au retour de la messe de minuit, on trouvait des bonbons sous le traversin ». En Angleterre, les enfants suspendaient une chaussette au montant du lit ou, s'ils craignaient que le père Noël ne trouve pas la chambre, ils la pendaient dans la cheminée, préalablement éteinte. Il paraît même que les plus riches ou les plus gourmands suspendaient une taie d'oreiller, et on n'omettait pas de préparer un gâteau et un verre de sherry pour que le père Noël se reconforte dans sa tournée.

Quelqu'un, enfant en Italie, nous précise que dans sa région, les cadeaux ne se faisaient pas à Noël mais pour la fête de l'épiphanie, que l'on appelait la befana : « Le soir on allumait un feu dehors et les enfants pendaient un bas dans la cheminée, dans lequel ils trouvaient au matin une orange, un « escardil », du nougat, une tranche de panetone, des gousses de caroube, des cacahuètes ». Le père Noël ne manquait pas d'intriguer : l'une n'osait pas regarder la cheminée parce qu'elle avait peur qu'il lui tombe dessus, l'autre ne manquait pas de chercher et de trouver les traces qu'il laissait dans la suie, enfin une autre l'a vu de ses propres yeux dans la cheminée avec la corde dont il s'était servi pour descendre (nous ne révélerons pas le secret mais nous pouvons vous mettre en communication avec la personne en question !). Une autre nous dit que dans le Nord, où elle était enfant, on faisait surtout les cadeaux pour la Saint-Nicolas.

Est-ce qu'on réveillonnait ? Un certain nombre répond : non ; ce n'était pas la coutume, on n'avait pas les moyens. Plusieurs parlent d'un café au lait ou d'un chocolat au retour de la messe de minuit, de

tisane ou d'un vin chaud, de fritons, vin nouveau et châtaignes, de pâté et de confiture, d'un bouillon avec un riz au carry et un gâteau anglais (c'était au Cambodge), d'une tranche de brioche, d'une soupe à l'oignon suivie d'un gâteau russe préparée par une tante russe, « je crois qu'il y avait le réveillon mais, les enfant allaient au lit », « pendant la messe de minuit, mon grand père nous attendait en égrenant du maïs à la main au coin du feu », un autre raconte : « Pendant que femmes et enfants étaient à la messe, mon père et un cousin ont fait rôtir une dinde au tournebroche et on s'est régalé ». Une autre : « J'avais les oreillons et je suis restée à la maison ; quand ma mère est revenue de la messe, elle avait préparé des îles flottantes et des oreillettes qu'on a dégustées avec les voisins ».

Un souvenir plus insolite : « Tous les noëls, ma grand-mère achetait une bouteille de Marie-Brizard, elle lui durait l'année entière car je ne l'ai jamais vue acheter une autre bouteille d'alcool ». Le repas du jour de Noël était aussi l'occasion de quelques extras, pour ceux qui pouvaient : la dinde, le chapon, la poule au pot, un bon poulet ou un gigot, du boudin blanc, des boulettes de pommes de terre farcies pouvaient être au menu, et en dessert : des merveilles, la croustade, la fougasse et 5 noisettes pour chacun, des crubelets (gaufres), des pets de nonne et des crêpes, le « têt-fait », espèce de massepain vite fait (1 kg de farine, 1 kg de sucre en poudre, blancs d'œuf battus en neige, fleur d'oranger, citron, recette pas garantie à 100 %).

L'une nous rapporte cette coutume dans sa famille, qu'elle dit provenir de l'Aveyron « On mettait une assiette supplémentaire pour un passant éventuel », c'était l'assiette du pauvre. Et un autre se rappelle qu'on disait qu'à minuit, il ne fallait pas entrer à l'étable car il s'y passait des choses pas ordinaires (les bêtes marquaient ainsi leur solidarité avec le bœuf et l'âne de la crèche).

Avec toutes ces bonnes choses et ce bouquet de souvenirs, l'équipe de Villemade d'antan vous souhaite un bon Noël et vous présente ses meilleurs vœux de Bonne Année 2010.

Et maintenant, les jeunes et les moins jeunes, prenez vos crayons de couleur...

Proverbe occitan :

Per Nadal, lous jouns creisson d'un pied de gal.

À la noël, les jours allongent d'un pied de coq.

